



HAL
open science

La chronique d'Arnold : questions sur un drôle de genre

Andre Lascombes

► **To cite this version:**

Andre Lascombes. La chronique d'Arnold : questions sur un drôle de genre. Marges/Seuils, May 2002, Nancy, France. pp.291-302. hal-04691996

HAL Id: hal-04691996

<https://hal.science/hal-04691996v1>

Submitted on 9 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

André Lascombes
 Université de Tours

***La Chronique d'Arnold* : questions sur un drôle de genre**

Parmi ses trésors, la British Library recèle cinq exemplaires d'un curieux petit livre publié au tout début du XVI^e siècle, dénué comme beaucoup d'ouvrages de la période de titre propre et d'indication d'auteur, mais dont le contenu et la fonction ont voici longtemps piqué ma curiosité.¹ Si je n'ai toujours pas à ce jour de réponse certaine aux questions qu'évoque mon titre, je crois possible d'en exposer les attendus et d'en articuler la formulation un peu plus précisément que lors de ce premier contact.

Francis Douce, l'« antiquaire » anglais, a tenté d'identifier l'auteur de cet ouvrage ainsi que la date et les circonstances des deux éditions auxquelles appartiennent les exemplaires de la British Library. Il invoque pour commencer le témoignage de John Stowe, l'annaliste et chroniqueur londonien (1525-1605), selon qui l'auteur est un certain Arnold, « [...] a citizen of London, who, being inflamed with a fervente loue of good learninge, travailed very studiously therein, and principally in observing matters worthy to be remembered to the posteritye ; [...] He lived in the year 1519 ».² Témoignage compatible avec certaines indications apparemment autobiographiques qui, dans son ouvrage, désignent R. A. ou Richard A. comme

¹ Ses pages offrent des exemples de représentations de l'image du monde qui à une date aussi tardive surprennent le lecteur novice. (cf. A. Lascombes, « Le sentiment 'populaire' du temps et de l'espace au début du XVI^e siècle : la Chronique d'Arnold », *Etudes anglaises*, 76 (Actes de la SAES, Tours, 1977), 192-211).

² « Arnold était citoyen de Londres, et, épris de vertueux savoir, s'instruisit à grand peine des choses du passé, notant surtout des matières qu'il jugeait dignes d'être transmises à la postérité. Il vécut en 1519 ». John Stowe : *Annales, or a Generale Chronicle of England from Brute until the present yeare of Christ*, imprimé en 1580, et repris dans les éditions suivantes, de 1592 à 1631. Douce ajoute à cela la brève allusion que fait au même Arnold Raphaël Holinshed dans *The Chronicles of England* (1577).

« haburdasshur and citize of London ». L'une d'elles, citant R. A. comme exécuteur testamentaire en 1473 d'un certain John Amell, amène à conclure qu'il dut naître au plus tard en 1452.¹ Par ailleurs, deux des cinq exemplaires de l'ouvrage appartiennent à la première édition due, semble-t-il, à A. Van Berghen d'Anvers et confiée en 1503 à l'imprimeur anversoise John Doesborowe. Ils sont catalogués sous le titre *A Charter of London* pour ce qu'ils ouvrent sur la phrase : « In this boke is / conteyned the / names of y Baylifs, Custos, Mairs, and Sherefs, of the Cite of Londo, from the Tyme of King Richard the Furst ; [...] ». Les trois autres exemplaires, catalogués sous le titre *Arnold's Chronicle*, sont attribués à l'éditeur Peter Treveris et, selon M. Ames, proviennent de la deuxième édition imprimée par R. Pynson en 1521. On peut donc conclure avec Douce que notre auteur vécut vraisemblablement jusqu'à cette date et à l'âge d'au moins soixante-dix ans. N'ayant pas qualité pour décrire scientifiquement la forme physique de ces cinq volumes, je précise seulement que certaines pages, d'un type de « black letter » assez grossier qui a mangé le papier, sont difficilement lisibles et que j'ai donc pris le parti lors de lectures toujours hâtives de recourir pour mes citations à la ré-édition que donna Francis Douce en 1811 du texte de l'édition princeps de cette Chronique, l'accompagnant d'une introduction qui a nourri mes précédentes remarques. C'est à cette dernière édition que sont toutes les références paginales.²

On ne saurait rêver fatras plus hétérogène que ce recueil dont, on l'a dit, le titre de « Chronique » se justifie essentiellement par la nature des premiers items compilés. On en donnera une idée en échantillonnant les éléments qui le composent. On peut dire en première approximation qu'il s'agit d'informations touchant d'une part à la pratique quotidienne et de l'autre aux connaissances et représentations essentielles qu'entretient (mais aime aussi déjà à mémoriser) la période. On ne tentera que pour finir de se prononcer sur l'origine d'un matériau aussi disparate et sur la fonction, et donc la nature, potentielle de cette publication.

¹ Le texte du testament figure fol. 243. R. A. est déjà en affaires vers 1476, et les documents datés font état de ses activités entre 1480 et 1493 environ.

² *Arnold's Chronicle*, ed. Francis Douce, London, F. C. & J. Rivington, 1811, 300 p.

I. Bref descriptif de la *Chronicle d'Arnold*

Les premiers sous-ensembles du contenu de ce petit livre inciteraient en première approximation à le rapprocher du livre de raison, réceptacle mémorial des existences familiales, civiques et professionnelles, livre qu'il ne serait pas improbable qu'ait tenu ce « *merchaunt haburdasshur & citize of London* », un rien aventurier et intrigant, dont les activités couvrent en fait celles, variables selon les circonstances, d'importateur et revendeur de vivres exotiques ou autres.

Certes, une première partie du volume, des folios xix à lii, puis 1 à 43 répond en effet à la fonction déclarée par la phrase initiale citée plus haut, soit la liste des divers officiers municipaux de Londres, suivie des articles de la Charte de la Cité (« *The hoelle Chaurtour off London* », f. 11-42), et, des fols. 44 à 56, 73-4 et 78-101, d'actes ou règlements administratifs issus de la vie municipale ou de celle des corporations, tels qu'on les trouve par exemple dans *The Leet Book* de Coventry.¹ Pourtant, et même si l'auteur revient plusieurs fois à ce premier propos,² cette fonction de consigne mémoriale de la vie civique le cède rapidement à un autre souci, lui aussi primordial dans ce genre de recueil : celui d'enregistrer documents et informations intéressant la vie artisanale et commerciale dans laquelle semble avoir été étroitement impliqué notre Richard Arnold.

Ce sous-ensemble important, possiblement lié à la pragmatique professionnelle, est constitué par diverses recettes mémorisant certains gestes de la vie pratique, comme « *The Crafte of graffying and plantyng tryes* », f. 164-70, ou bien des informations extra professionnelles néanmoins utiles (mensuration et travail du géomètre expert

¹ Entre autres, fonctions des officiers de paix et constables ; règles régissant les activités des scavengers, brokers (marchands ambulants ou revendeurs de biens mis en gage ou sous séquestre), freemen des corporations, etc. Voir fols. 92-97.

² Après des documents personnels, il revient au règlement régissant les obligations des locataires, f. 137, au texte du serment du Maire de Londres depuis Henry VI (f. 138-9), au décret du Parlement relatif aux dettes de ce même roi (f. 179-86), et après une autre interruption au texte de la Grande Charte (f. 213).

(f. 173).¹ Selon le cas, le désordre de ces entrées peut accréditer la fonction de compilation utilitaire réalisée au fil des jours, tout comme leur rapprochement en séries utilitairement voisines suggérer un souci classificateur. Il devient d'ailleurs bientôt clair que cet aide-mémoire privilégie plus encore la pragmatique mercantile et que le « citize of London » n'existe en fait que comme acteur commercial. Un certain nombre de rubriques, placées à la lisière des deux registres, renvoient au système municipal et au monde des affaires : unités de mesure licites dans la Cité de Londres, prix du pain et taxes induites (f. 49-56), des épices (f. 234-6), du poisson (f. 263). Mais il est certain aussi que notre haburdasshur, regardant bien au-delà de l'horizon municipal, s'intéresse de près au commerce extérieur comme le manifeste la présence de tableaux ou règlements touchant aux poids et mesures anglais et continentaux (f. 98-101, 189-91, 237 et 263-4) ou encore de règlements douaniers (pp. 192-97). Que cet intérêt concerne tout particulièrement les relations commerciales avec la Flandre, plusieurs fois présente dans les pièces d'administration ou de comptabilité commerciale colligées n'étonne pas quand on se souvient que c'est à Anvers que parut la première édition de ce livre, et l'hypothèse de relations professionnelles suivies de notre auteur avec le grand centre flamand trouve confirmation dans certains faits rapportés de nature autobiographique. Ceux-ci, inscrits essentiellement aux folios 102-137, concernent soit le compilateur lui-même, soit d'autres marchands, possibles accointances professionnelles. Cet ensemble comprend des libellés de serments ou de contrats, des lettres de protestation ou de supplique adressées aux autorités du pays (le Roi et son Conseil, l'archevêque de Canterbury) ou de la ville de Londres (le Lord-Maire et ses conseillers). Douze d'entre elles concernent le même R. A. Elles relatent son implication dans différentes affaires commerciales ou des conflits d'argent.

¹ Voir entre autres « The crafte to make a water to haue spottys out of clothe », f. 173 ; « The crafte to make corke », f. 187 ; « [...] too make gounpoudir », f. 188, « The reseyte to make yprocrase, ande clarey, and braget », f. 187, « To make winnegre shortly, if need be », f. 189, « The crafe for to make soope, [...] for to brue bier », f. 247-8, etc. Au passage, si le simplisme des recettes peut aujourd'hui paraître posé entre naïveté et roublardise, on n'oubliera pas que, hier comme aujourd'hui même si c'est dans des domaines différents, opère la même tentation de substituer à une chaîne de causalités indéchiffrables une explication légitimée par proximité ou analogie.

Pourtant, un élément nouveau intervient à ce point, qui complique l'interprétation postulée jusqu'ici des origines du recueil. En effet, tous ces items sont remarquables par deux traits contradictoires : d'une part, leur caractère ouvertement autobiographique et de l'autre un effacement, même imparfait, de marques circonstancielles dépersonnalisant les documents : mentions de date souvent tronquées, surtout quand elles font référence à ses propres affaires ; remplacement du nom des protagonistes par des initiales, même si ce gommage n'est pas absolu (le prénom ou le nom en son entier reparaissant parfois dans des textes dont l'organisation syntaxique est souvent lâche et l'expression argumentaire redondante, à la façon du temps) ; élision le plus souvent des sommes d'argent dues ou reçues, alors qu'il s'agit de la donnée première du débat. Ces précautions ont-elles été prises pour rendre acceptable, sinon tout à fait licite, la publication imprimée de données autobiographiques qui mettent en scène non seulement R. A., l'auteur présumé du volume, mais aussi des tiers qui lui sont parfois hostiles ? Ou bien s'agit-il plutôt du remploi à des fins différentes de documents initialement privés ? Le choix apparemment délibéré des titres donnés à certains de ces items autobiographiques, « The copy of the Kyngis proteccion ryall », par exemple et plus encore les deux items suivants qui concernent spécifiquement « Ric. A. marchaunt other wise callyd R. A. of London haburd. » (f. 120-22) donne ainsi à penser à une réaffectation publique d'éléments de nature originellement privée.¹ Comme s'il s'agissait de conférer à ces documents trop indiscretement réutilisés le statut et la fonction de modèles, offerts pour adaptation ultérieure aux acheteurs du volume. Si ceci reste dans la logique du recueil médiéval, à en juger par l'exemple du sermonnaire de John Mirc, *The Festial*, (d'ailleurs honoré d'une édition sur les presses de Caxton) proposé aux confrères en panne d'inspiration ou trop pauvres de savoir, la lecture de l'ensemble des documents de nature autobiographique impose pourtant peu à peu le sentiment que notre auteur, mû par un souci différent dès 1503, a voulu insérer dans un recueil voué à publication des pièces appartenant à sa mémoire propre. Mais privé des repères d'une documentation sur l'auteur et des datations des documents ainsi affichés, on ne peut dépasser la conjecture et décider ce qui lie cette édition à la carrière du marchand. Les très rares indices

¹ Il y a au moins 27 occurrences de telles présentation (A Cope ou The Fourme).

chronologiques disponibles (f. 122, 129-30 et 130-1) ne permettent pas de suivre avec certitude le détail de ses entreprises, même si l'impression nette demeure d'un homme qui a mal négocié les risques de l'univers mercantile dans lequel il cherche à prospérer, dont l'argent est le moteur mais aussi une denrée trop rare, prêtée de multiples fois le long d'une chaîne d'obligés entre le créancier initial et le débiteur final. Subsistent quelques faits saillants mal reliés entre eux : la commission d'avitailler les troupes royales, obtenue vers 1489 avec l'aval (ou bien est-ce la complicité ?) du Tresorer of Royal Wares, Reynold Bray (cf. pp. 121-2) ; le vol, sous le règne de Henry VII, par un corsaire flamand, Hans Van Alton, du Christopher Arnold, le navire de notre malheureux R. A., tandis qu'il fait voile vers l'Angleterre avec une cargaison valant plus de mille livres (pp. 130-1), et qu'il ne semble pas avoir pu recouvrer ; le contrat non daté de location d'équipements maritimes dans le port de Londres qui se termine mal. On ne saura pas si ses déconvenues financières sont toutes nées d'achats imprudents, de légèreté en affaires ou de la malchance, mais elles le font, accablé de dettes, se réfugier à Westminster, et motivent de multiples appels à la clémence du Roi ou des autorités ecclésiastiques (f. 123-9). Ces quelques détails suffisent en revanche à mesurer l'incongruité qu'il peut y avoir pour R. A. à faire cohabiter ce premier ensemble de documents relevant de la sphère privée avec le deuxième grand ensemble que l'on va maintenant répertorier. Celui-ci traite en fait de la forme du monde et de la place que, par le biais de la religion, y tient l'homme. Ces deux sujets mis ensemble sont une part importante du recueil, même s'ils sont, comme ceux de l'ensemble précédent, traités dans le plus grand désordre et par bribes.

Le premier constituant de cet ensemble concerne la forme du monde, vraisemblablement recopié de façon très corrompue de sources multiples, combine description « géographique » et chronologie du monde créé, en de constants va-et-vient.¹ Le document principal, qui accroche immédiatement le regard s'intitule « The Copey of a Carete cumpasyng the Circuet of the Wolde and the

¹ On dira « forme » et non « image », étant donné le schématisme et la corruption des documents relatifs à ces sujets.

Compace of euery Yland comprhendid i the Same » (f. 140-44). Le seul libellé du titre indique le statut de ce développement en douze paragraphes, dont certains très brefs. Ici encore, il s'agirait d'une manière de « fac-simile ». Mais cette fois, R. A., alerte copiste reprenant la tradition pré-gutenbergienne, singe les auteurs de son temps en se drapant dans l'autorité de son « auctor » qu'il cite avec révérence. Sans relever non plus les contradictions patentes de ses emprunts qui combinent ingénument la structure historico-géographique d'un monde distribué en quatre empires situés aux quatre points de l'espace avec la tradition biblique (qu'ont démotisée les cartes dites T-O) du partage du monde entre les trois fils de Noë. Par ailleurs, qu'il s'agisse des terres inconnues ou de l'oikouménè, on y retrouve jusqu'à la caricature la propension pré-géographique à structurer linguistiquement l'espace, substituant à la répartition spatiale des lieux cités (et souvent méconnaissables) une topographie de l'allitération ou l'assonance.¹

Un autre document relatif à la forme du monde et qui la complète en esquissant la temporalité du microcosme, propose une version de « The vij Ages of the World. From Adam forward et the vij Ages of Ma living i the World » (f. 156-7). Ici, la servilité de la copie propose une somme arithmétiquement impossible des durées assignées par les sources aux différents Ages : ou bien notre négociant ne sait toujours pas bien compter, ou bien la computation du sacré n'a pour lui rien de commun avec la comptabilité pratique. Demeure en tout cas chez lui cet appétit arithmétique où l'on peut voir un trait révélateur des modes de pensée d'une Europe (au moins celle du Nord) férue tout à la fois de mercantilisme et de sacré.² Un troisième sous-ensemble enfin donne à voir que R. A. partage (ou veut flatter) l'intérêt de ses contemporains pour l'« histoire » et pour les lointains, en cet âge d'or de la chronique et du récit exotique. D'où, présume-t-on, l'inscription dans ce recueil de plusieurs lettres rapportant des événements déjà vieux de quelque quinze ans à la date de la première édition (« The Copey of a Letter [...] into the lande of Garnade [...] » (1486) et

¹ Sur ces différents points le travail de A. Lascombes, *Culture et théâtre populaire*, Paris 3, 1980, donne de multiples exemples.

² Cela n'empêche pas que le recueil propose par ailleurs, autre trait du savoir métissé de ce dernier Moyen Age, des itinéraires (f. 140, 241).

« The Copey of a Letter [...] from y Sowdan of Babelone vntoo the Pope », 1488 aux f. 158-9) ainsi que la reprise, sans référence à la source ici encore, du chapitre quinze du best-seller de Mandeville (f. 265-69).

Un dernier sous-ensemble de documents ne saurait être passé sous silence. Il a trait à la vie religieuse, qu'il s'agisse du fonctionnement ecclésial ou, plus souvent, de l'efficiencia des pratiques ou rites accomplis par le fidèle. Rien ne peut réellement interdire de penser qu'il s'agit là encore d'éléments issus de quelque livre de raison. On peut même penser que certains des textes, en ce qu'ils touchent au gouvernement des âmes (f. 40, 41, 43, 49), à l'administration des sacrements (f. 17-19, 38), à la conduite sociale et morale des prêtres (f. 15, 20-23, 28, 42) ou à leurs fonctions (f. 206-10), ou qu'ils rapportent le délabrement des édifices religieux (ici, celui récemment constaté de l'église de St Magnus, paroisse, un temps, de notre Londonien) (f. 277-8), renvoient à des questions alors brûlantes et une problématique susceptible d'éveiller chez le chrétien du temps des réactions passionnelles justifiant leur mise en mémoire dans un thésaurus personnel. Par ailleurs, l'intérêt manifeste pour l'efficiencia des pratiques, qui inspire un nombre substantiel d'items, appartient aussi à la période et pourrait très bien avoir même origine et fonction. Ainsi, de ce long catalogue des gestes et rites qui, accomplis à Rome, sont précisément tarifés en bénéfices spirituels posthumes et font du siège papal un comptoir bancaire ou un hypermarché de l'oraison (The whoole pardon of Rome granted be dyvers Popes and the Stacios that ben there, f. 145-56); ou encore d'une autre compilation des divers motifs d'excommunication par l'institution ecclésiastique (The General Cursse to be declared iij tymes in the yere, f. 174-8). Mais sans rien savoir des choix de R. A. sur la religion ou sur les valeurs de vie (outre celles, mercantiles, qui guident sa vie professionnelle), on ne saurait décider si les documents de la sphère religieuse sortent de quelque écrit privé, ou si on les doit à la seule occasion ou encore au sentiment que, conformes selon lui à l'air du temps, ils convenaient à ses miscellanées. Que le volume relativement important des documents intéressant le religieux ne s'accompagne quasiment d'aucun signe, si discret soit-il, d'un intérêt personnel de l'auteur, scripteur ou réfacteur du volume, pour la religion dont il documente ainsi certains aspects donne à penser que davantage que

l'investissement personnel d'un croyant et que quelque ferveur spirituelle, les documents consignés reflètent, ou souhaitent flatter, une curiosité extérieure, purement documentaire, tournée vers le sensationnel ou du moins l'inhabituel.¹ Il n'y a guère que la très brève relation du jeune Parisien qui se confessa sans conviction ni repentir et finit de ce fait en enfer qui transcrive quelque émoi ténu dans ce registre du religieux (f. 223).

Il y a pourtant un tout dernier document, seul de son espèce, qui justifierait à lui seul l'entrée du livre de R. A. dans les rayons d'une bibliothèque et qui, parce que fascinant le lecteur, accroît encore son embarras sur le jugement à réserver au compilateur : c'est, aux folios 198-203, « A ballade of y Notte-browne Mayde ». ² Cette fraîche ballade que l'on ne connaît que dans cette occurrence doit-elle sa présence dans le pot-pourri de R. A. à quelque hasard, ou bien à la délicatesse d'âme de notre « mercier » ému par l'histoire de cette autre Grisélidis et le charme de la forme, ou bien la doit-on au souvenir qu'il garderait de cette Alice, l'épouse évoquée dans l'une de ses requêtes et qui semble l'avoir si fidèlement servi en une de ses mésaventures ? Il faut présentement se résigner à n'en rien savoir et voir au contraire s'épaissir, au terme de cet échantillon, la spéculation sur les raisons précises qui présidèrent à la constitution du recueil confié aux presses d'un imprimeur brabançon. C'est seulement peut-être dans des circonstances extérieures au recueil lui-même que l'on pourrait trouver quelques indices qui, s'ils n'autorisent pas à aller plus loin que l'hypothèse, permettent d'en préciser un peu les termes.

¹ Le texte de Bulles papales (f. 57-73) ou de celle du Pape Nicolas (f. 178), celui déjà cité de la lettre du Soudan de Babylone au Pape de Rome, la liste des églises de Londres (f. 75-77), ou des différents bénéfices (f. 247-64) n'a en effet pas d'autre intérêt que de lier une fois de plus le religieux à l'exotisme des ailleurs et au voyage dans l'espace ou le passé.

² Emile Legouis transcrit assez platement le titre par « La fille aux cheveux bruns » (cf. sa traduction du poème, à partir du texte recopié par W. W. Skeat in *Specimens of English Literature*, 1304-1578, Oxford : Clarendon, 1892), tandis que André Crépin l'appelle plus joliment « La brunette couleur noisette », *Littérature anglaise du Moyen Age*, Nathan, 1993, 189.

II. La Chronique d'Arnold, hapax malencontreux, ou fœtus informe ?

Deux séries de circonstances, qui n'ont rien de commun entre elles, me semblent en effet pouvoir être rapprochées et suggérer un début d'explication. La simple hypothèse que l'on esquisse ici mérite peut-être, pour les raisons qui vont apparaître, que des chercheurs plus audacieux et mieux outillés en examinent la pertinence, pour la confirmer ou la récuser.

La première série a à voir avec ce que l'on devine de la personnalité de notre marchand à travers les documents qu'il livre d'une vie professionnelle, et sans doute aussi personnelle, passablement mouvementée et même douloureuse. Apparemment né durant le règne de Henry VI mais dans un milieu qui ne nous est pas connu, il ne semble pas avoir appartenu à l'une des grandes sociétés marchandes, comme la Compagnie des Merciers que son prédécesseur William Caxton put intégrer sitôt la fin de son apprentissage. Peut-être faut-il voir dans la modestie de ses débuts l'importance relative que tiennent, selon les bribes de fonds mémoriaux qu'il recycle et dont beaucoup le concernent, les témoignages de recours à la faveur des puissants, Roi ou son entourage. Evoluant, à ce que l'on sait, dans les milieux mercantiles de la Cité de Londres, puis associé dans des circonstances inconnues aux courants commerciaux entre Londres et les grands centres du Brabant, dont le nouveau pôle portuaire d'Anvers, on se prend à imaginer que le contact avec ce monde techniquement et commercialement effervescent ait pu lui suggérer, à la suite de ses mésaventures commerciales et financières dont deux au moins sont situées entre l'an quatre du règne du premier Tudor (1489-90 donc), et 1496, date du Traité d'Étaples qui met fin à la guerre entre la France et l'Empire, de se jeter dans cette autre forme d'aventure mercantile et personnelle qu'est l'édition et l'impression d'un livre. Le prestigieux exemple de la réussite de Caxton, qui sut lui aussi conjuguer le négoce des biens matériels (épices et vins, draps et laine anglaise) et celui des productions de l'esprit (troc de manuscrits et leur impression), put suggérer à Richard Arnold d'exploiter à son tour les profits de l'invention rhénane qui fait alors florès en Europe du Nord et semble payante à Londres, lui permettant de tirer

paradoxalement bénéfique de ses déboires passés.¹ Cette lecture incertaine permettrait aussi de rendre compte à la fois de l'inclusion dans le volume des éléments tirés de sa vie personnelle, promu à la dignité de modèles instrumentaux pour la pratique professionnelle de lecteurs potentiels, ainsi que, selon la vieille habitude médiévale, de celle d'éléments d'information « encyclopédique » empruntés à des recueils antérieurs, à la mesure du savoir et du jugement de notre marchand.

Au-delà du seul profit matériel (qui pourrait avoir été des plus minces mais qu'une évaluation des quantités et des coûts d'édition pourrait permettre d'estimer), il ne faut sans doute pas négliger la portée psychologique et sociale qu'eut peut-être pour un homme blessé par les échecs d'une vie ce geste éditorial. Sur les pauvres lambeaux qu'il sauvait ainsi d'une existence démonétisée l'impression posait le sceau symbolique d'une métamorphose : pérennisés par l'impression, élevés à la dignité de formes modèles, ils vont tutoyer aussi les bribes, même ruinées, d'un savoir ancien qui, de son côté, retrouve dans la page imprimée ses prestiges tutélaires. R. A., le marchand malheureux, s'inscrit ainsi dans la lignée, encore bien vivace, du réfacteur médiéval, dont le rôle est loin d'être achevé.

Ces remarques s'appuient en effet sur un autre constat qui, à peine esquissé lui aussi, mérite approfondissement. C'est l'existence (selon les magasins de la B. L. mais très vraisemblablement aussi des bibliothèques européennes, anglaises et autres) d'une tradition, vivace en Angleterre au moins jusque vers la moitié du dix-huitième siècle, de petites « encyclopédies populaires ». Expliquant mes guillemets, je me limiterai ici à un seul point et qui n'intéresse que l'un des éléments du fourre-tout d'Arnold : celui du savoir traditionnel, essentiellement cosmographique, assorti de ses retombées médicales. A côté d'œuvres majeures ou de traités d'auteurs reconnus comme la chirurgie de Jean Vigo qu'impriment et réimpriment pendant les décennies qui ferment le quinzième siècle et ouvrent le suivant, les éditeurs allemands, suisses, italiens, lyonnais et anglais, un lectorat moins instruit et moins regardant semble tout aussi désireux d'accéder lui aussi à une forme stabilisée, et « auctorisée » de surcroît, d'éléments primordiaux du

¹ Sur ces points on consultera N. F. Blake, *Caxton and his World*, New York : London House and Maxwell, 1969, chap. 2 et 4.

savoir traditionnel. Rabelais ne s'est pas moqué pour rien de la fortune des « Prognostications ». La présence dans les fonds de la seule B. L. de près de soixante éditions, entre 1530 et 1780, de l'un de ces titres, qui couvre d'ailleurs des contenus variables avec le temps (et la mue de son lectorat) m'a donné à penser que l'initiative d'Arnold pouvait, dans un contexte dont nous n'avons pas envisagé tous les éléments, avoir été une tentative plus ou moins maladroite de se positionner sur un marché dont il avait décelé le potentiel naissant. La Chronique d'Arnold serait-elle à notre *Quid* ou à l'*Encyclopedia Britannica* ce qu'est à nous-mêmes l'*Homo habilis* ?